

CAPUCINE  
**TROCHET**

**Tara Tari**

**Mes ailes, ma liberté**



ARTHAUD POCHE



Tara Tari

Mes ailes, ma liberté



Capucine Trochet

Tara Tari

Mes ailes, ma liberté

**ARTHAUD**POCHE

© Flammarion, Paris, 2020, pour l'édition grand format

© Flammarion, Paris, 2022, pour la présente édition

87, quai Panhard-et-Levassor

75647 Paris Cedex 13

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-0802-5621-8

*À mes parents.  
Et à la mémoire de mon oncle,  
Jean-Pierre Trochet, mon parrain Porte-Joie.*





«La paix n'est pas dans le monde mais dans le regard de paix que nous portons sur le monde.»

Jacques Lusseyran,  
*Le monde commence aujourd'hui*,  
(Éditions de la Table ronde, 1959)



## Avant-propos

*Tara Tari* et moi ne sommes pas des rapides, mais nous ne sommes pas lents non plus. Depuis le début de notre voyage sur les mers, nous prenons le temps d'avancer doucement, le temps d'être attentifs.

Il m'aura fallu plusieurs années avant d'envisager cette aventure littéraire. J'ai eu besoin de m'asseoir à côté de cette idée, de la regarder sans parler ; j'ai eu besoin de l'appivoiser. Écrire nécessite d'être exact et peut-être redoutais-je l'inexact. Je craignais d'altérer la réalité parce que la mémoire est inconstante. Je ne lui fais pas entièrement confiance : l'écoulement du temps efface des instants et en sublime d'autres exagérément. Au fil du voyage à bord de *Tara Tari*, j'avais heureusement noté dans mes carnets émerveillements et questionnements, en portant une attention particulière au détail, au petit, à l'invisible et au présent.

Un jour, en pensant à ce projet d'écriture, j'ai ouvert mes carnets. Je les ai ouverts grand et j'ai été émue. Mon voyage prenait sa source dans l'épreuve de la maladie et ma mémoire avait visiblement réussi

à oublier un peu de ce souvenir-là. J'ai commencé à écrire quelques pages en atténuant à mon tour l'intensité de mes tourments. Ce filtre occultant rendait peu compréhensible mon attachement à ce bateau et peu plausible la vigueur de ce que nous partagions. Alors j'ai cessé d'écrire.

Nous vivons dans un monde d'illusions. Pas seulement dans la représentation de la réalité mais aussi dans les jugements et les souvenirs que nous y ajoutons. Tout brille. Tout est exploit, défi et injonction à la performance. On fonctionne au « toujours plus » et au « toujours mieux ». C'est pénible.

L'illusion est une interprétation erronée, obtenue par des artifices. Elle fausse le rapport à la réalité et a pour conséquence de créer de nombreuses souffrances. J'ai rencontré tant de gens tristes, blessés par des illusions, au point de s'isoler dans de mauvais jugements, au point de perdre confiance en soi et en la vie.

C'est un peu à cause de ce faux air du temps, je pense, que l'imaginaire collectif a peu à peu remodelé mon histoire avec *Tara Tari*. J'ai entendu ou lu, çà et là, les fruits de l'imagination me donner tous les âges et tous les métiers, m'attribuer une quarantaine d'opérations chirurgicales et de noms de maladies différentes. J'aurais fait plusieurs tours du monde en solitaire à la voile. Et pourquoi pas aussi à cloche-pied ? Des images qui traversent l'esprit et s'oublient, ou qui s'inscrivent parfois dans les mémoires. Ces représentations subjectives me dérangent puisqu'elles entretiennent l'illusion et surtout la surenchère.

On m'a souvent dit « il faut écrire ! » et je me suis repliée sur moi-même. Je comprenais que certains attendaient un récit d'aventures formidables dans lesquelles j'aurais défié les éléments, qu'ils soient mers, vents ou lois de la médecine. Je le comprenais parce que c'est ainsi que les journaux abordaient le sujet. Or je ne défie rien. J'essaie de vivre avec.

Les débuts de mon histoire avec *Tara Tari* sont simples. J'allais mal et je l'ai rencontré. Nous étions à l'arrêt, bloqués à quai tous les deux et nous nous sommes aidés. Nous sommes partis ensemble. Parfois seuls, souvent accompagnés. Simplement, avec le vent. Notre voyage n'invoque ni l'exploit ni la performance. Pour raconter en étant vraie, je devais accepter de retirer ma pudeur à l'évocation de la souffrance et de choses très personnelles. J'ai ôté ce filtre et récemment recommencé l'écriture de mon récit, parce que je comprends l'importance du partage, parce que je l'ai promis à mon oncle bien-aimé à l'aube de son grand repos, et parce que je crois que ce petit bateau aux voiles orange est inspirant. Moi, il m'a inspirée et il m'inspire toujours... Et en plus on s'amuse bien tous les deux !

Par choix, je ne m'épanche pas sur l'origine de mes soucis, pour n'évoquer que ce qui compte ici : la force disruptive que peut avoir tout tourment, et la dynamique reconstructive d'un dessein. L'anxiété est un poison, même pour les plus optimistes d'entre nous, et le remède se trouve souvent dans nos fragilités.

Dans ce récit de mer et de résilience, je parle aussi d'amitié, de rencontres et d'enthousiasme, de légèreté et de bien-être retrouvé. J'ai souhaité écrire avec la plus grande sincérité sur ce voyage duquel je ne suis pas encore vraiment revenue.

## Quand l'échec permet une rencontre

Quel échec ! Un voile d'eau couvre mes yeux. Je cherche le plafond du regard pour ne pas laisser couler les larmes de ma désillusion.

Je suis vexée, terriblement vexée. Ce plafond est flou et en plus il a l'air de vouloir me tomber dessus.

Le chirurgien de la clinique Ambroise-Paré à Neuilly est formel : il faut réopérer. La jambe gauche, cette fois. Et il faut faire vite. Il range les clichés radiographiques, scanner et IRM et regarde le calendrier. Nous sommes début décembre 2010 et il m'accorde deux semaines pour m'organiser, pour me préparer à cet arrêt sans appel de mon projet de course au large pour lequel j'ai quitté, il y a un an et demi environ, mon travail rêvé au sein du *Figaro* et le confort d'une vie parisienne aisée. À 27 ans, je suis venue m'installer en Bretagne pour me lancer sans filet dans l'aventure de la Mini-Transat, une traversée de l'Atlantique en solitaire. C'est ambitieux parce que je ne sais pas naviguer mais j'ai l'intuition que c'est possible. J'y crois tellement que j'ai placé toutes mes

économies dans l'achat d'un bon bateau. Tout cela pour quoi ?

Allongée sur la table d'examen, je fixe une des affiches anatomiques accrochées au mur. Elle présente une vue à la fois globale et détaillée du genou. Mille informations sur les articulations, avec des flèches, des encadrés et des légendes soulignées. Des mots écrits en tout petit qui me disent tous que c'est fini. Mes yeux se voilent de nouveau. Je cherche du réconfort et mon regard se repose sur l'affiche d'une épaule.

Le 6 mars 2009, quinze jours après mon arrivée à Lorient, je me suis blessée lourdement à la jambe droite en déplaçant une voile, dans le hangar de la base nautique. Opération, immobilisation, rééducation ; au bout de quelques mois, j'avais pu reprendre les entraînements. Quelques douleurs m'agaçaient encore mais j'imaginai qu'elles étaient normales et qu'il me suffirait de m'arranger avec mon impatience jusqu'à leur disparition. Mais elles ne passent pas et s'intensifient même. Le médecin voulait me revoir. Et quand, aujourd'hui, lors de ce que je pense n'être qu'une simple visite de contrôle un an après l'opération, le chirurgien me dit qu'il faut, cette fois, opérer la jambe gauche, je tombe de haut. Je ne pourrai pas me qualifier à temps pour prendre le départ de la course en septembre. C'est mathématiquement impossible. Mon projet coule à pic et ma peine est immense.

Sur le bureau, un genou particulièrement réaliste est monté sur socle, avec moignon de fémur, de tibia



et fibula, ménisques, tendon du quadriceps, patella et ligaments apparents. Le chirurgien m'explique la mécanique de l'articulation que je commence à connaître par cœur. Il manipule ce genou flexible, effectue des rotations internes et externes et m'énonce ce qu'il va faire. « Comme nous l'avons fait pour l'autre genou, la transplantation de la tubérosité tibiale consistera à... » Il fait des schémas sur des feuilles blanches pour que je visualise mieux. J'essaie de dévoiler mes yeux désolés en clignant des paupières. On va découper le tibia là, déplacer ça ici, fixer le tout avec des vis. On interviendra aussi sur les ailerons rotuliens... Le chirurgien se redresse enfin et me dit en posant son stylo que tout devrait aller mieux après cela. Son sourire est rassurant mais je ne vois pas comment tout pourrait aller mieux. Je me sens si triste.

Je quitte la clinique en boitant. Traînant ma jambe et ma déception dans la grisaille parisienne, je m'enfonce sous terre, gobée par une bouche de métro. J'ai des rotules hachurées dans la tête et un bateau à quai dans mes pensées. Désabusée, je traverse la ville et les sombres tunnels de cette fourmilière jusqu'au 15<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

Dans une allée du Salon nautique, porte de Versailles, je dois retrouver Corentin. La foule et le brouhaha ambiant me donnent la nausée. Les allées me semblent interminables. Je cherche sans chercher car je ne cesse de penser à mon projet sabordé. Et puis j'ai mal. J'ai mal et je suis fatiguée.

Soudain, je relève la tête. Je m'arrête net. *Tara Tari* est là, devant moi. Je le vois et je souris. Qu'il est beau, avec ses voiles orange et sa forme de banane.

\*  
\* \*

*Tara Tari* est un petit voilier de pêche du Bangladesh qui a la particularité d'avoir été construit avec un matériau composite à base de jute. C'est Corentin de Chatelperron qui l'a fabriqué, fin 2009. Mais l'histoire commence bien avant, avec Yves Marre, pilote, marin, entrepreneur et aventurier français.

Dans les années 1990, Yves traverse l'Atlantique en péniche fluviale de La Ciotat jusqu'à Miami, en Floride. Plus tard, il repart de France, toujours en péniche, et arrive au Bangladesh, à l'est de l'Inde. Un pays sur l'eau, essentiellement recouvert par le delta du Gange et le Brahmapoutre, qui compte la plus grande flotte de bateaux de pêche au monde. Les catastrophes naturelles, l'exportation intensive vers des pays riches font que le bois est un matériau devenu peu accessible aux pêcheurs qui risquent leur vie sur des bateaux rafistolés. Yves a transformé sa péniche en hôpital flottant (qui sillonne le Brahmapoutre et soigne une foule de patients), et puis il a créé un chantier naval qui porte le nom de TaraTari. À défaut de bois, Yves aide les pêcheurs en construisant des bateaux sûrs, en fibre de verre, matériau avec lequel se font la plupart des bateaux dans le monde. Là-bas, la pêche n'est pas un loisir mais une nécessité, une

question de survie. Yves a monté une équipe que Corentin, ingénieur, a rejointe ponctuellement en 2009 en tant que volontaire.

Un jour, Corentin remarque des champs de jute sur l'autre rive. Il s'intéresse de plus en plus à cette plante. Le Bangladesh en est le premier exportateur mondial mais aujourd'hui elle n'est plus très utilisée. Le plastique a remplacé la fibre naturelle : les sacs de café, les sacs de courrier et même les sacs de pommes de terre sont à base de pétrole. Pourtant, au Bangladesh, le jute est une matière première tellement importante qu'il existe même un ministre du Jute. Même si depuis que cette industrie s'essouffle, le ministère a été rebaptisé « du Jute et du Textile ». Voyant qu'une quantité importante du jute n'était plus exploitée, Corentin a l'idée de l'utiliser pour remplacer la fibre de verre dans la construction navale, comme ce que l'on fait déjà avec le lin ou le chanvre en France et ailleurs. Une solution locale écologique, économique et bénéfique sur le plan social.

Avec l'aide d'Yves, de l'architecte naval Marc Van Peteghem, de leur ONG, des ouvriers du chantier et de quelques amis, Corentin construit en trois mois un petit bateau avec un moule conçu par Yves, en incorporant de la toile de jute achetée en rouleau, dans les rues de Dhaka. Une première. À bord de ce voilier baptisé *Tara Tari*, Corentin veut aller du Bangladesh aux côtes françaises. Un test grandeur nature pour ce prototype.

Le petit bateau est fabriqué avec 40 % de toile de jute, de la résine polyester et des matériaux de récupération : le mât et la bôme sont des tuyauteries de

cargo, le hublot et autres éléments en acier ont également été trouvés dans le chantier de démolition de Chittagong. Corentin va mettre six mois à rallier La Ciotat. Sa conviction est faite : le jute est fiable.

Corentin et *Tara Tari* sont arrivés en France en août 2010, il y a quatre mois déjà. Son histoire est belle et je souhaite alors la raconter sur le site d'information sportive pour lequel j'écris des chroniques sur le monde de la voile depuis que je vis à Lorient.

Avec Corentin nous ne nous connaissons pas vraiment ; nous avons échangé quelques e-mails et eu quelques conversations téléphoniques depuis son arrivée, rien de plus. Comme je n'ai jamais vu *Tara Tari*, nous sommes convenus de nous retrouver près du bateau, invité à Paris par le Salon nautique.

*Tara Tari* ne ressemble à aucun bateau de nos régions. Il n'a pas de quille, mais deux dérives latérales qui font un peu penser à celles des péniches hollandaises. Il est tout petit ; vraiment tout petit. Certains pensent même qu'il s'agit d'un canoë. *Tara Tari* est un voilier, avec un pont, un mât et un gouvernail. Un voilier fin et surtout très bas sur l'eau. Sa coque blanche mesure 6,50 mètres à la flottaison, 9 mètres d'un bout à l'autre du sourire que sa ligne semble dessiner, et il fait à peine 2 mètres au plus large, au milieu du bateau. Sur le pont bombé et recouvert de jute pour ne pas dérapier, on ne tient pas facilement debout. Le cockpit est minuscule et occupé par un radeau de survie dont la coque de protection est rigide. Pour entrer à l'intérieur, il faut trouver une méthode car l'accès se fait par un hublot carré assez étroit qui donne sur une large planche.

Dans le bateau, on ne tient évidemment pas debout mais on ne tient pas assis non plus. Enfin on peut, mais avec le dos très arrondi ou alors en pliant le cou. Allongé, on doit avoir à peine 40 centimètres entre son nez et le plafond. Toute la longueur du bateau n'est pas utilisable car l'architecte a prévu des caissons de flottabilité à l'avant, à l'arrière et tout autour du bateau. *Tara Tari* me semble pourtant avoir les dimensions parfaites d'une cabane flottante et je m'y connais, j'ai toujours aimé les cabanes ! Elles sont les lieux où prennent vie de grandes histoires, pleines de magie.

Assis à côté du bateau, Corentin et moi parlons un peu ; calmement et à voix plutôt basse malgré l'intensité sonore. Je regarde les voiles hissées sous le ciel métallique de l'immense bâtiment. Corentin sent que je ne suis pas en forme, il me tend un peu de thé :

— Ça va ?

— Mon projet Mini-Transat tombe à l'eau. Je viens de voir le chirurgien, il faut opérer mon autre jambe. Je suis tellement déçue... Et toi, ça va ? Tu sembles préoccupé...

— Je dois repartir dans dix jours au Bangladesh et que je ne sais absolument pas quoi faire de *Tara Tari* à l'issue du salon. Que va-t-il devenir ? L'imaginer en pot de fleurs au milieu d'un rond-point m'angoisse !

Nous voilà bien, tous les deux. Corentin ne sait pas quoi faire de son bateau et moi je ne peux plus naviguer à bord du mien. Silencieux, soucieux, nous reprenons un peu de thé, quand soudain, une idée se

met à pétiller dans ma tête comme un comprimé effervescent :

— Corentin, je sais ce que nous allons faire ! Je vais faire ma Mini à bord de *Tara Tari* ! Tu vas rentrer au Bangladesh, poursuivre tes recherches sur le jute, et moi je vais m'occuper de *Tara Tari*. Quand je serai sur pied, je vais continuer sa route vers l'ouest et traverser l'océan ! Je vais aller dessiner un grand sourire sur l'Atlantique ! Il ne finira pas sur un rond-point, je te le promets !

Nos mines dépitées s'illuminent d'un commun sourire.

— C'est l'idée du siècle ! Tope là ! me dit Corentin.

En rêveurs soulagés, nous finissons, cul sec, notre thé. Nous rions bêtement mais nous n'avons jamais été aussi sérieux.

Un grand monsieur brun, avec une belle moustache et le regard brillant, s'approche, nous explique qu'il est l'organisateur de la Semaine du Golfe et qu'il aimerait beaucoup inviter *Tara Tari* à la prochaine édition de ce rassemblement de bateaux traditionnels, dans le Morbihan. Corentin réfléchit et lui dit : « C'est d'accord ! Je ne serai pas là, mais Capucine sera à la barre ! C'est elle qui continue l'aventure ! »

Un autre homme nous rejoint, il est américain. Il demande si le bateau sera présent au Salon nautique de Miami. Avec Corentin, nous nous regardons amusés. Je réponds : « Oui, laissez-moi le temps d'enfiler un ciré et j'arrive ! » C'est ainsi que nous décidons que ma navigation aura Miami pour objectif géographique.

En rentrant, le soir, j'ai le cœur léger. Devant la porte de l'immeuble, mon regard se penche sur le trottoir : par terre, sous l'avant de ma chaussure, quelque chose brille. C'est une petite étoile de Noël. Elle a dû se détacher et s'envoler. Je la regarde, attendrie.

Merci, ma bonne étoile !

\*  
\* \*

Le salon est terminé et je pars retrouver mes parents dans les Alpes, dans le chalet familial. Plus qu'un lieu de vacances, ce chalet bicentenaire qui m'a vue faire mes premiers pas est un repère, une base arrière rassurante et stable pour notre famille. J'ai besoin de revenir ici, dans cet antre de bois, dans le silence des montagnes pour réfléchir. L'arrêt de mon projet de course au large a sur moi l'effet d'un coup de massue. Enfin non, c'est pis que cela ; plus profond et plus sournois.

L'allumette a craqué, et embrasé un feu intérieur. Il brûle. J'inspire. Il me fait mal. J'expire. J'ai toujours mal. Mes poumons sont oppressés. Une épaisse fumée étouffe mon cœur qui peine désormais à respirer. Lui que j'espérais soulager en mer est devenu de plomb. Lourd comme l'ancre que l'on peine à relever. Je suis en apnée. En ignition. Ce que j'essaie de construire échoue inéluctablement. Mes exigences sont cendres. Mon projet, poussière grise. J'aspire à mieux. À mieux qu'au naufrage. À mieux qu'à l'incendie. J'acte ce nouvel échec avec un sentiment de résignation face à la force disruptive qu'il exerce sur moi.

La connexion n'est pas très bonne mais au bout d'un petit sentier, j'arrive à rejoindre Boris, mon petit ami. Boris Herrmann est un marin allemand, skipper de course au large. Il était en mer et il vient d'arriver à Barcelone où je dois le retrouver avant son départ pour une course en double autour du monde. Je lui explique la consultation avec le chirurgien, lui parle de cette nouvelle opération et de ma déception. Boris est un athlète, il comprend ma peine. Il me demande quel jour je peux le rejoindre et je lui dis que je préfère ne pas venir, car le départ de la course est donné trois jours avant l'intervention. Il va faire le tour du monde sans escale, dans des mers difficiles ; il insiste.

Boris est venu d'Allemagne à ma sortie de l'hôpital et me porte littéralement depuis ma première opération. Il m'a accompagnée tous les jours au centre de rééducation. Jour après jour, il m'encourageait dans mon rétablissement. Un degré de flexion gagné aujourd'hui, une douleur à dégager demain... En sportif professionnel, il notait tout dans un tableau pour m'aider à prendre conscience de mes progrès. Ma jambe droite va bien mieux aujourd'hui et si je me suis sentie forte, jusqu'à la dernière consultation avec le chirurgien, c'est grâce à lui. Parce que pendant toute cette période de récupération physique, il a aussi soigné mon cœur, meurtri à Paris. En me faisant danser sur le lac Alster gelé l'hiver à Hambourg, en m'entraînant en luge quand je ne pouvais marcher ou encore en partageant de jolis instants en mer, il a su me réconcilier un peu avec la vie à quatre mains.



Alors pourquoi ? Pourquoi est-ce que je ne viens pas le retrouver ? Pourquoi est-ce que je lui dis que je tiens à lui mais que notre histoire ne va pas continuer ? Je le blesse, il me le dit. Je m'en veux et il m'en veut aussi. Pourquoi suis-je comme ça ? Cette nouvelle intervention chirurgicale est-elle l'événement de trop ? Je ne veux pas embarquer Boris dans cette nouvelle galère. Il me dit qu'il a besoin de comprendre, il a l'impression qu'il y a autre chose, que je m'éloigne doucement depuis quelques semaines déjà. Je ne vais pas bien. Je repousse tous ceux qui viennent vers moi, surtout quand ils m'offrent de l'amour.

Si seulement j'avais pu ne pas avoir de couverture téléphonique ce soir et ne pas avoir cette conversation triste et inepte. Nous voilà malheureux tous les deux. Pourquoi ai-je ainsi besoin de me retrouver seule dans mon désarroi ?

Moi la rêveuse, je suis triste et j'estime ma tristesse trop inaccessible pour être partagée. Moi la triste, je rêve et j'estime le rêve trop inaccessible pour être partagé. L'attrait de la stratosphère ou de l'abysse n'est-il promesse de plaisir que pour l'être solitaire ?

J'ai le sentiment que la vie me force à renoncer à mes rêves alors, vexée, je renonce à l'amour. Logique implacable.

Ce soir, j'aurais voulu que les téléphones n'existent pas car mon cœur pleurerait au bout du fil des mots qui ne venaient pas et qui voulaient lui dire « j'ai peur, reste avec moi ».

J'ai rompu ce fil.

J'ai eu peur.

La peur fait rarement prendre de bonnes décisions.

Sous l'effet de mystérieux mouvements tectoniques, les plaques de ma vie s'entrechoquent. Tout s'effondre. Je me perds. Je vais mal. Ma vie devient un parfait chaos.

\*  
\* \*

Nicolas a neuf ans de plus que moi, il est l'aîné de mes trois grands frères et je le considère un peu comme le sage de la bande. Il parle peu mais c'est bien de l'écouter parce que je m'améliore toujours à son contact. Au chalet, il m'explique que dans notre société occidentale, notre bien-être quotidien a trois piliers : la vie affective, le travail et la santé. Quand l'un des piliers tombe, les deux autres nous maintiennent debout ou alors s'écroulent. Or ma vie sentimentale est un fiasco, ma vie professionnelle est à l'arrêt et ma santé est défaillante : mon bien-être souffre d'un sérieux affaissement de terrain et il est, selon lui, normal que je ne sois pas en pleine forme. Je lui parle de *Tara Tari* et Nicolas me dit qu'avoir un projet, quel qu'il soit, est une perspective constructive et donc positive. Notre conversation me reconforte. Nicolas me communique force et confiance.

Il fait nuit et je sors. Je m'allonge dans la neige. Je réfléchis. Je regarde les étoiles. Je leur dis *Tara Tari*. Elles scintillent en silence au-dessus des sommets éclairés par la lune. Elles m'apaisent. Au-dessus des sommets, elles acquiescent. Mais oui ! C'est ça : les sommets ! Merci, les étoiles ! Elles éclairent glaciers et forêts, m'accordent un ciel de

confiance. Je pense comprendre. Merci, les montagnes ! *Tara Tari* devient ma dynamique et ma cinématique. Tout semble s'effondrer, trembler, bouger car je suis en fait en pleine orogénèse<sup>1</sup>. La création est une action tirée du néant. De ce chaos, de ces failles qui me peinent, une magnifique montagne se révèle et j'ai la conviction que son ascension me permettra d'atteindre les cimes de ma pensée et de ma vie. Bon, j'exagère peut-être un peu mais, même si je n'atteins pas ces sommets, ce qui est sûr, c'est qu'il n'est plus question de rupture ou de résignation, mais bien d'accueil et d'élan. J'embrasse la neige, lance ses cristaux au vent. Je me relève. Les flocons volent, se mêlent aux brillants du ciel ! Cela en fait des étoiles dans ma nuit !

\*

\* \*

Je suis à la clinique. L'opération a lieu demain matin. Malgré ma moue d'enfant contrariée, j'avoue que j'ai une reconnaissance infinie envers le docteur Girh. Ce médecin dégage tant de sympathie et d'assurance, que je lui confie mes problèmes les yeux fermés ! Avec cette nouvelle intervention, il me permet surtout de récupérer l'usage de mes jambes fragiles. Avant lui, six chirurgiens ont refusé de m'opérer : tous jugeaient mes jambes trop abîmées et les interventions trop compliquées.

---

1. L'orogénèse est le processus de formation des reliefs de l'écorce terrestre.

Je me douche avec de la Bétadine rouge et m'allonge. Je regarde mes jambes longuement. Je ne sais pas pourquoi elles sont en si mauvais état. Je me blesse souvent, j'ai quelques cicatrices et pourtant elles semblent normales et bien portantes, mes petites gambettes... Bientôt, les douleurs et les gênes qui me poignardent sans cesse cesseront. J'ai hâte.

Dans le bloc opératoire, le chirurgien demande à l'anesthésiste de s'appliquer car ma jambe doit faire la Route du Rhum. L'année dernière, il avait prétexté que ma jambe devait passer le cap Horn. Il me fait rire et je m'endors en souriant, en rêvant du large. L'opération dure plusieurs heures. À mon réveil, le docteur Girh vient me voir, il me confirme que tout s'est bien passé mais que ma jambe n'était vraiment pas en bon état et que nous ne sommes pas loin d'avoir à poser une prothèse. Il m'explique que je dois considérer que j'ai un « crédit de pas ». Je dois éviter la marche inutile et tout ce qui pourrait abîmer encore mes articulations. Je n'ai jamais réfléchi de cette manière en pensant à mon corps ; j'aime l'idée de rationner la marche, de ne pas gaspiller mes pas, de réduire pour me préserver, pour durer plus longtemps.

Plus tard dans la soirée, malgré le drain et les anti-coagulants, un petit caillot de sang se forme et fait gonfler ma jambe ; dans la nuit on m'emmène voir l'angiologue de garde. Les restes de l'anesthésie et la morphine m'abrutissent mais nous parlons un peu. L'angiologue aime la mer.

Les médicaments m'entraînent dans un profond sommeil et me voilà bercée par de longues vagues imaginaires. Le lendemain, l'angiologue me rend

visite dans ma chambre. Il a repensé à notre conversation et selon lui je dois m'accrocher. Le chemin peut être long mais j'ai raison de vouloir essayer, me dit-il avant de me tendre un livre de Florence Arthaud. « Un petit cadeau pour t'encourager quand tu auras mal... Cela ne s'explique pas, mais il me semble que quand on a de l'eau de mer qui coule dans les veines, on ne doit pas aller contre sa nature. » Si l'angiologue le dit.

Désormais seule dans ma chambre, avec *Un vent de liberté* à mon chevet, je m'évade par la fenêtre : il neige et j'escalade les flocons. Me voilà en orbite au-dessus de la planète bleue. Je me sens bien. Je vois un grand sourire dessiné sur l'Atlantique, avec de petites fossettes orange, des éclats de rire et de la lumière. Je flotte. Je suis à bord d'une demi-noix de coco, je vogue d'étoile en étoile, de rêve en rêve. Je m'envole dans une bulle de savon et je voyage sous l'eau.

Plus rien n'est cohérent mais rien n'a jamais été si harmonieux. La musique, la poésie et le silence me parlent de la beauté du monde.

Et j'appuie encore sur la pompe à morphine.



## Une évidence et des coquilles

Aujourd'hui, cela fait exactement six mois que je suis ici, hospitalisée au centre de rééducation et de réadaptation fonctionnelle de Kerpape, en Bretagne. Ma jambe était supposée reprendre fonction au bout d'un seul et optimiste petit mois mais je ne marche toujours pas et personne n'arrive à expliquer la raison de ce léger contretemps de... cent cinquante jours.

Parfois, il m'arrive de regarder ma jambe dans les yeux et de lui demander directement : « Es-tu bloquée par une avalanche ? Les transports intra-articulaires sont-ils en grève ? Il faut revenir, nous sommes une équipe, nous faisons corps : pied et cheville ne sont rien sans toi... »

Parfois aussi, je lui fais la tête, voire je la méprise : « Connais-tu la devise de Jacques Cœur ? À cœur vaillant rien d'impossible. Allez, bouge-toi un peu, ma vieille ! » Mais ça ne marche pas.

Quant à la méthode douce, celle du long massage de crème autour de mes cicatrices, je la tente tous les jours, sans succès. Aucun dialogue n'a jamais été possible.

Nous avons rendez-vous avec les organisateurs de la Semaine du Golfe et je ne suis absolument pas en état d'y aller. Par mystère mon corps entier me fait souffrir. Nous ne sommes pas du genre à renoncer à la première complication, alors nous nous sommes organisés. Corentin, qui était reparti au Bangladesh, a avancé son retour en France et vient de me rejoindre à Kerpape. Nous restons tranquillement dans ma chambre 212 et attendons l'heure des transmissions entre les équipes soignantes de nuit et de jour pour faire le mur. Corentin pousse mon fauteuil et nous filons dans les couloirs. Cinq minutes plus tard, nous voilà partis pour la journée en direction de Vannes, dans sa Twingo verte. Avec les médicaments qui me chatouillent les neurones, j'ai beaucoup de mal à me concentrer pendant cette réunion, mais je retiens que nous naviguerons dans quelques semaines à l'occasion de ce bel événement nautique.

La Semaine du Golfe va commencer et mes parents arrivent à la rescousse. Nous convenons avec mon médecin, le docteur Thierry Charland, que je pars me reposer chez moi pendant quatre jours, sous la surveillance bienveillante de mes parents.

À Vannes, comme je ne marche pas et que je ne suis pas autonome, papa et Corentin me portent et me posent sur le pont de *Tara Tari*. Installée à l'avant, je peux barrer avec le renvoi de barre qui fait le tour du bateau.

Mes jambes inutiles sont plutôt encombrantes. Elles le sont peut-être autant que mon émoi. Depuis combien de temps n'ai-je pas été sur un bateau ? Par pudeur j'aimerais arrêter de sourire aux anges. Je me



sens timide et maladroite. Il y a du monde et de l'agitation sur le plan d'eau. Nous naviguons dans le golfe du Morbihan et je respire. Tout est simplement beau sous ce soleil radieux. Mes yeux débordent d'émotions que je ne saurais décrire. Corentin enclenche le moteur et *Tara Tari* lutte contre le courant pour atteindre une zone de mouillage, devant Port-Navalo. Nous attendrons la renverse pour aller vers Locmariaquer et remonter la rivière d'Auray jusqu'au Bono. Je suis assise près de l'étrave et je crois pouvoir dire que je me sens sincèrement bien.

Quand nous arrivons au Bono, nous sommes accueillis par le maire et aussi par Véronique Lerebours, dernière compagne de Bernard Moitessier, grande figure de la voile qui repose depuis 1994 près d'un arbre, au petit cimetière du Bono. Véronique nous invite à dîner dans leur jolie petite maison en pierre où rien n'a semble-t-il changé. L'esprit Moitessier est là. Tout est sobre et vrai. Dans la pièce de vie, quelques photos et une carte sur laquelle est dessiné le parcours de la Longue Route. Je regarde les livres, les quelques objets et je ferme les yeux une minute. Je me sens extrêmement faible. Quand j'ouvre les yeux, je vois mes jambes. Je prends un livre et entre par hasard dans un récit de Bernard :

Les choses violentes qui grondaient en moi se sont apaisées dans la nuit. Je regarde la mer et elle me répond que j'ai échappé à un très grand danger. Je ne veux pas trop croire aux miracles... Pourtant il y a des miracles dans la vie. [...] Les choses essentielles tiennent parfois à un fil. Alors peut-être ne doit-on pas

juger ceux qui abandonnent et ceux qui n'abandonnent pas pour la même raison... le fil du miracle. J'ai failli abandonner. Pourtant je suis le même, avant comme après<sup>1</sup>.

Quatre jours plus tard, je suis de retour chambre 212. Thierry, mon médecin, arrive. Il a un grand sourire : « Alors, ça a été, ce long week-end de repos, au calme, chez toi ? » En me parlant, il pose sur la tablette de la chambre le journal *Ouest-France* du jour ; une grande photo qui prend la moitié de la page nous montre, Corentin et moi, en gros plan, à l'avant de *Tara Tari*. Le titre : « Partie de Golfe pour des milliers de marins ». Il a fallu qu'ils en mettent deux en photo, c'est bien ma veine. Pas d'équivoque, on me voit bien, avec mes jambes bandées. Je ne sais pas quoi dire et il me semble que je n'ai rien besoin de dire. Thierry sait et sent ce genre de chose. Il a compris que c'était important pour moi. Le problème, c'est que les médicaments anti-inflammatoires que je prends me rendent ultrasensible aux rayons du soleil et mon visage est écarlate. Ce qui rend encore plus improbable mon histoire de week-end au calme. Ça m'apprendra à raconter des carabistouilles.

Sur le panneau en liège fixé au mur de ma chambre, j'accroche la demi-page du journal, juste à côté de la photo de *Pilgrim*, mon voilier de course. J'aime cette image de *Pilgrim* parce qu'elle représente mon rêve de grand large. Les médecins ont beau m'expliquer que ma condition physique ne me permettra plus de

---

1. *La Longue Route*, Bernard Moitessier, Arthaud, 1971.

20. L'amitié .....	283
21. L'Atlantique .....	297
22. Au cœur du monde.....	309
<i>Épilogue</i> .....	321

« Les débuts de mon histoire avec Tara Tari sont simples. J'allais mal et je l'ai rencontré. Nous étions à l'arrêt, bloqués à quai tous les deux et nous nous sommes aidés. Nous sommes partis ensemble. Parfois seuls, souvent accompagnés. Simplement, avec le vent. Notre voyage n'invoque ni l'exploit ni la performance. »

Dans ce récit de mer et de résilience, Capucine Trochet raconte sa folle aventure avec *Tara Tari*, un petit voilier de pêche du Bangladesh fait de jute et de matériaux de récupération. L'architecte du bateau l'avait prévenue : *Tara Tari* n'est pas fait pour traverser l'Atlantique. Pourtant, *Tara Tari*, si petit, est peut-être la seule embarcation avec laquelle elle se sent capable de traverser l'océan. Après dix mois en mer, Capucine apprend le nom de sa maladie génétique qui lui impose des souffrances permanentes et elle décide de poursuivre ses navigations. Sans défi. La tempête vers l'archipel du Cap-Vert, la traversée de l'océan Atlantique..., elle atteint l'essence de son rêve. Tout prend sens, au cours du voyage ; même la maladie. Sans moteur, sans électronique et sans un sou, elle avance ou recule au rythme des éléments. Au fil des milles nautiques, Capucine se construit un nouveau mode de vie et expérimente la sobriété optimiste. *Tara Tari*, plus qu'un bateau, est devenu « ses ailes et sa liberté ».

Née à Tours en 1981, **Capucine Trochet** est aujourd'hui navigatrice. Après avoir travaillé aux Échos et au Figaro, elle quitte Paris en 2009 pour vivre en mer. Depuis, elle sillonne le monde pour témoigner de la nécessité de prendre soin de la nature.